

confinés seulement « aux rites de l'hospitalité, » s'élevèrent à 30,000 livres et seront à la charge du Trésor de la grande colonie. En ce qui est du caractère et de l'objet de l'excursion de Son Altesse Royale, M. Disraeli a dit :

« Le prince ne se rend pas aux Indes comme représentant de Sa Majesté, mais comme d'héritier présomptif de la couronne. C'est en cette qualité que Son Altesse présidera à une investiture de l'Étoile de l'Inde et cette cérémonie sera probablement la plus importante de celles auxquelles participeront l'auguste voyageur et les souverains indigènes. »

L'autre événement se rapporte à une question pendante entre l'Angleterre et le Portugal, à l'endroit de la possession d'une partie de la côte de la baie de Lagoa, sur la côte orientale d'Afrique, et qui avait été soumise par ces puissances à l'arbitrage de la France. M. le président de la République s'est récemment prononcé sur cette question et a donné gain de cause au Portugal.

Calme plat aux États-Unis. On nous informe de Washington que les trois seules nations européennes qui ne figureront pas officiellement à l'expédition sont : l'Italie, vu les dépenses ; la Grèce, pour le même motif ; et la Russie, à cause de la froideur du czar envers le président Grant, laquelle date de la visite du Grand Duc Alexis.

Une communication officielle faite par M. Caillaux, ministre des travaux publics, à l'Assemblée Nationale, évalue les dommages causés aux propriétés par les inondations, dans le midi de la France, à 75,000,000.

Le pasteur Athanase Coquerel est mort. M. de Beaumont-Vassy, écrivain politique, ex-membre de l'Assemblée Législative de 1849 et ex-préfet de l'empire, vient aussi de mourir à l'âge de 59 ans.

Le comité de permanence de l'Assemblée Nationale, nommé pour diriger les affaires durant la prorogation, se compose de 12 députés de la droite, de 2 du groupe Lavergne, et de 11 de la gauche.

Au sujet des troubles qui viennent d'éclater en Turquie voici ce qu'on écrit de Raguse :

« Les insurgés de l'Herzégovine ont été attaqués, vendredi dernier, par les troupes turques près de Nevesiga et un combat acharné s'est engagé. Le nombre des tués et des blessés a été considérable des deux côtés, mais on ne connaît pas le résultat de l'affaire.

« Samedi, les Turcs sont sortis de Stolatz et ont attaqué les insurgés près de Dabra. Quatre compagnies ont cherché, mais vainement, à prendre ces derniers de flanc. La lutte a duré toute la journée.

« Les Turcs ont incendié Gortlitza.

« Si c'est le commencement d'un soulèvement définitif des districts chrétiens, la situation deviendra assez grave pour donner de l'embarras à la diplomatie européenne. »

En Espagne, Don Alphonse et Don Carlos viennent d'entrer en correspondance. Don Carlos déclare dans sa lettre au souverain régnant, que la cruauté des mesures ordonnées par le gouvernement de Madrid est sans précédent, et que, comme le sang des martyrs, elle fera sortir des carlistes partout. Quant à lui, Don Carlos, venu dans le pays pour être roi de tous les Espagnols, il permet aux alphonstistes de vivre tranquillement sur le territoire dont il est maître. Il a confiance dans le succès parce qu'il est impossible à l'Espagne d'être florissante sous des gouvernements de hasard.

Les collèges électoraux de la Bavière se sont réunis pour nommer les membres de la chambre basse ; celle-ci se compose de 79 ultramontains et de 76 libéraux.

A. ACHINTRE

Le Monument de la Reconnaissance

Les journaux de Sherbrooke nous annoncent que l'on vient d'ouvrir une souscription, dans le comté de Compton, pour ériger un monument à la mémoire de feu M. James Ross, qui représenta ce comté à la législature provinciale pendant plusieurs années.

Le monument sera placé dans le village de Gould, dans le canton de Lingwick, où réside la famille du regretté défunt.

Monsieur Ross a été l'un des pères de ce comté, et le premier colon du canton de Lingwick. Son nom se trouve ainsi attaché à toutes les grandes entreprises et à tous les mouvements du progrès dans cette partie du pays.

C'était un homme aux vues larges. Jamais il ne se laissa dominer par les influences mesquines de partis, ou de races ; — et bien qu'il ne fut pas catholique, la population catholique du comté de Compton n'eut jamais de plus franc ni de plus sincère ami. Justice envers tout et respect des droits d'un chacun, telle a été la règle de conduite de toute sa vie et la cause de cette popularité qui lui a survécu et qui ne périra point, parce qu'elle tient au cœur de la population au milieu de laquelle il a dépensé son énergie et son travail.

Monsieur Ross est mort à sa résidence de Gould, il y aura bientôt deux années. Il a laissé à sa famille une honnête aisance, acquise à la sueur de son front, et un nom estimé et respecté de tout ceux qui ont eu l'avantage de connaître cet honorable citoyen.

C'est en récompense des services rendus à son comté et à l'honneur de ses vertus civiques et domestiques que ses concitoyens se réunissent pour ériger un monument destiné à publier la reconnaissance du comté de Compton envers celui qui fut toute sa vie un citoyen honorable et dévoué à son pays. — (Communiqué).

Montréal, juillet, 1875.

LE MOT DE L'ENIGME

« Ce qu'il y a de plus digne d'être montré aux hommes c'est une âme humaine. »
 « The one thing worth showing to mankind is a human soul. »
 (BROWNING.)

XXXVIII

(Suite)

— Entre mon violent ressentiment contre Lorenzo et mon violent attrait pour Gilbert, je m'en allais loin de Dieu, Stella. Un seul moment de grâce extraordinaire a suffi pour me le faire comprendre. Je vois clair maintenant : je ne cherche plus le bonheur, je le possède.

En m'entendant d'abord prononcer ainsi le nom, toujours évité entre nous jusque-là, de Gilbert, les prunelles de Stella se dilatèrent, et, à mesure que je parlais, elles prirent cette intensité de couleur et d'expression que toute émotion leur communiquait. Cependant elle se contenta de me dire :

— Je ne te comprends pas tout à fait, Ginevra, je l'avoue ; mais je te vois heureuse et courageuse, cela me suffit.

Après un moment de silence, je repris :
 — A mon tour, Stella, me permets-tu de te faire une question ?

Elle rougit sans me répondre. Alors je me hâtai de lui dire que ma question regardait Frank Leslie. A ce nom, elle reprit sa physionomie habituelle, et le double sourire de ses yeux et de ses lèvres éclaira son visage.

— Parle, assurément ; demande tout ce que tu voudras.

— Eh bien ! il est venu hier, d'un air sombre, m'annoncer son départ. Ai-je eu tort d'imaginer que tu n'y étais pas étrangère ?

— Non, répondit-elle en riant, s'il est vrai toutefois qu'il ne puisse pas demeurer à Naples sans m'épouser, car je ne lui ai pas donné autrement l'ordre de quitter ces lieux.

Je voulais chercher à lui en faire dire un peu davantage, et je répliquai :

— Mais enfin Frank Leslie est bon, beau, brave, très-riche, dit-on, et bien né ; tu es difficile, Stella.

— Oui, peut-être, me répondit-elle avec agitation et une sorte d'impatience.

Puis sa voix prit un accent de mélancolique angoisse, et elle me dit :

— Ginevra, ne me parle jamais, je t'en prie, ni d'avenir ni de bonheur. Je ne sais si je serai jamais plus heureuse qu'aujourd'hui, mais je sais que je peux l'être moins. . . Oh ! que rien de ce que je possède ne me soit ravi ! je n'en demande pas davantage.

Elle frissonna et se tut, comme si elle ne voulait pas même articuler ce qu'elle redoutait. Ce n'était pas la première fois que je la voyais ainsi saisie d'une sorte de terreur lorsqu'on prononçait l'un ou l'autre de ces deux mots : « avenir » ou « bonheur. » On eût dit qu'elle se croyait destinée à ne connaître aucun bonheur nouveau, à moins que ce ne fût au prix de celui qu'elle possédait, et cette pensée faisait apparaître à ses yeux une vision pleine d'épouvante.

Pauvre Stella ! Hélas ! pauvres joies de la vie ! Ou en être privé, ou bien trembler de les perdre ! c'est à dire ne les posséder qu'avec une appréhension poignante qui empoisonne chaque heure de leur durée, et qui s'accroît de plus en plus à mesure qu'elles se prolongent ! . . .

Est-il donc nécessaire, en vérité, qu'une lumière surnaturelle frappe nos yeux pour nous obliger à reconnaître que la terre n'est qu'un lieu de promesses dont toutes les réalisations sont ailleurs ?

XXXIX

Le lendemain, à une heure qui n'était point celle de ses visites ordinaires, je vis entrer Lando dans le petit salon voi-in de ma chambre à coucher, où je me tenais ordinairement le matin. Il avait l'air tellement plus grave que de coutume, que je crus qu'il venait m'apprendre quelque échec survenu à ses espérances matrimoniales. Mais, cette fois encore, c'était de moi, et non de lui, qu'il s'agissait.

— Chère cousine, me dit-il sans préambule, je viens à cette heure indue, parce qu'il faut que je vous parle sans témoin. J'ai quelque chose de sérieux à vous dire.

— Quelque chose qui vous regarde, Lando ?

— Non, qui regarde Lorenzo et vous. Mon cœur battit. Qu'allait-il encore me dire ? quelle nouvelle espérance allait-il encore briser ?

— Mon Dieu ! lui dis-je en exprimant sur le champ l'objet unique de ma mortelle terreur, allez-vous m'apprendre que donna Faustina est à Naples, ou que Lorenzo est parti pour la rejoindre ?

— Donna Faustina ? Eh ! non. Plût au ciel qu'il fut question d'elle, et que vous n'eussiez rien de plus sérieux à redouter de la part de Lorenzo qu'une promenade insensée de plus, dût-elle l'entraîner jusqu'au delà de la mer Noire ! Non, il ne s'agit pas du cœur de votre époux, qui vous préoccupe plus qu'il ne le mérite, mais bien de sa fortune et de la vôtre.

Je respirai en entendant ces mots, et j'eus l'air si visiblement soulagé, que Lando en fut impatienté :

— Que les femmes sont donc singulières et peu pratiques ! s'écria-t-il. Vous voilà, en apparence, toute tranquillisée, parce que je vous ai rassurée sur un point moins important, au fond, que celui dont il s'agit !

— Je suis juge de cela, n'est-il pas vrai, Lando ? lui dis-je gravement.

— A la bonne heure. Je ne discuterai pas cette appréciation avec vous. Mais songez donc, ma chère cousine Ginevra, que, si je suis bien informé, il s'agit pour vous, comme pour lui, de la perte tout entière de ce que vous possédez ! Lorenzo a joué d'une façon effrénée ! Il avait fait en ma présence de si belles résolutions en quittant Paris, qu'il n'a pas dédaigné de se cacher de moi autant que de vous. Cela allait donc déjà fort mal. Mais depuis son retour de Milan, pressé, je le suppose, par un besoin fou de se distraire, et peut-être aussi par celui de réparer des brèches qui commençaient à l'effrayer lui-même, il a ajouté la Bourse au reste. On lui a entendu dire un jour qu'il comptait tripler sa fortune ou la perdre tout entière. L'un ou l'autre devait arriver en effet. Ma chère cousine ! . . . il ne l'a pas triplée, et l'autre alternative est très-grave.

Je l'écoutais avec attention, mais avec une tranquillité qui n'était pas seulement extérieure.

— Mais vous n'entendez donc pas ? me dit-il avec plus d'impatience encore qu'auparavant, qu'il s'agit pour vous de la perte de tout ce que vous possédez ? oui, de tout ! . . . Que diriez-vous, par exemple, continua-t-il en regardant autour de lui,

s'il fallait voir s'évanouir entièrement toute cette magnificence dont vous êtes environnée, et à laquelle vous êtes habituée : si cette maison elle-même, si tous les objets précieux qu'elle contient, si tout cela allait enfin disparaître à vos yeux sans retour ?

— Je dirais . . . Mais peu importe ce que je dirais ou penserais en pareil cas. Pour le moment, Lando, rien n'est perdu, puisque enfin notre procès de Sicile une fois gagné, toute crainte de ruine est chimérique. Permettez-moi donc, en attendant, de ne pas partager votre épouvante.

— Oui, je sais que, plaidée par votre père, cette cause est gagnée. Mais si quelque changement radical ne se produit pas dans les habitudes de Lorenzo, il en sera de l'immense fortune qui l'attend comme de celle qu'il a achevé de dissiper.

— Aussi, Lando, dès que l'issue du procès sera assurée, j'ai formé le projet d'obtenir de lui de partir, et de m'emmener, pour faire un de ces grands et lointains voyages, tels qu'il en a tant accompli autrefois. Nous finirons bien ainsi, je pense, par atteindre des régions où les cartes sont ignorées, et où il n'entendra plus parler ni de dés, ni de roulette, ni de Bourse.

— Ni de donna Faustina, d'aucune sorte, n'est-ce pas, ma cousine ? me dit-il en riant. Mais ce n'est pas tout de bon que vous songerez à vous expatrier vous-même ainsi pour un temps indéfini, à quitter le monde civilisé, pour aller partager la vie qu'il mène pendant ses extravagants voyages ?

— Je n'hésiterais pas un seul instant, je vous le jure ! répondis-je avec chaleur. Je m'estimerai la femme du monde la plus heureuse, si je puis obtenir qu'il se rende à mon désir.

— Alors, me dit-il avec émotion, vous pourrez le sauver réellement, car il lui faut maintenant une distraction puissante, un changement complet et radical, un changement qui bouleverserait, en vérité, sa vie tout entière. Rien de moins ne sera efficace. Mais vous êtes bien admirable, cousine Ginevra, il faut l'avouer !

— En quoi, Lando, s'il vous plaît ? Vous verrez que, d'ici à un an, vous trouverez ma conduite très-simple, et j'aime à croire que Teresa sera du même avis.

— Peut-être. Mais c'est qu'aussi, je vous le proteste, j'ai l'intention de me conduire tout autrement que Lorenzo. J'ai fait de grandes folies, Dieu le sait ; mais il y a un terme à tout, et, en vérité, j'espère ne jamais imiter les siennes.

— Assez, Lando ! Vous me faites mal et vous me faite de la peine.

Il se tut et me quitta peu après, me laissant préoccupée, mais au fond, fort peu troublée de sa révélation. Oh ! quelle vie, quel repos, cet amour caché me faisait connaître ! Cependant il ne me restait rien de l'exaltation de mon premier moment de transport, et je n'étais point non plus devenue insensible. Je voyais bien s'amonceler les nuages, je sentais que j'étais environnée de toutes sortes de menaces ; mais je ne pouvais plus éprouver ce vague et terrible effroi que cause l'inquiétude de l'avenir. Que pouvait-il m'arriver ? quelles tempêtes, quels dangers pouvais-je craindre ? avec ce sentiment distinct et lucide d'un appui immanquable, d'un secours assuré, d'un amour toujours présent et vigilant, d'un amour plus tendre qu'aucun de ceux de la terre, d'un amour *infini* ! — ce qu'aucun d'eux ne peut être. Même ici-bas, nous dormons en paix sur la mer la plus agitée lorsque nous sommes sûrs de la main qui nous guide. Que serait-ce si nous savions que cette main est matresse des flots eux-mêmes, et peut les apaiser à son gré ?

Cette conversation avec Lando ajouta cependant beaucoup à mon désir de quitter Naples, et ce fut avec une véritable joie que je vis enfin arriver le jour de notre départ.

Je faisais joyeusement, et de bonne heure, mes préparatifs dans ma chambre, où Lorenzo entrait bien rarement, lorsque je fus doublement émue de le voir soudainement apparaître. Mais dès que j'eus regardé un instant son visage pâle et bouleversé, je compris qu'il venait m'apprendre une effrayante nouvelle. Toutefois ma pensée n'alla pas d'abord au-delà de celle que m'avait suggérée Lando, et je m'écriai :

— Parlez sans crainte, Lorenzo, j'ai le courage de tout entendre.

Mais lorsqu'il m'eut répondu, ce fut à mon tour de pâlir, de pousser un cri d'angoisse, et de tomber à ses pieds, terrassée de surprise et de douleur.

Mon père n'existait plus ! A l'heure même où il rassemblait les derniers documents qui devaient compléter sa plaidoirie, dans ce cabinet de travail où mon souvenir allait toujours le chercher, à cette place même où il m'avait si longtemps gardée près de lui, il avait été foudroyé par la mort. Personne n'était près de lui. Au